

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 7 (1974)
Heft: 1

Artikel: Actualité des études grecques
Autor: Rivier, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870985>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Actualité des études grecques

Si nous acceptions que le bien le plus ancien et le plus précieux de notre patrimoine culturel cessât d'être communiqué à une partie au moins de notre jeunesse, celle-ci n'y perdrait pas seulement l'accès à des œuvres prestigieuses : coupée de la source grecque, je crois qu'elle se verrait privée d'un des plus sûrs antidotes dont elle dispose encore, dans l'ordre de la formation du jugement, contre le désarroi qui la guette au spectacle des contradictions de la société moderne.

L'homme d'aujourd'hui, en effet, éprouve de plus en plus de mal non seulement à résoudre les problèmes majeurs de la vie individuelle et collective, mais encore à se rétablir devant eux. Il semble que son intelligence et sa volonté ne soient plus à la mesure de leur urgence et de leur complexité ; et le sentiment de cette disproportion, s'il ne va pas toujours jusqu'à l'angoisse, rend précaires le sain exercice du jugement et la pratique du sang-froid intellectuel. N'insistons pas sur les causes de ce phénomène ; elles ont été souvent analysées. Retenons seulement qu'il est lié à deux traits toujours plus marqués de notre civilisation : l'expansion illimitée de la technique et le primat absolu du présent sur le passé.

Chacun se demande si la technique ne déshumanisera pas entièrement la société dont elle achève de transformer l'assise matérielle. Mais la question est posée de façon plus spectaculaire encore, sinon plus aiguë, par la science dont la technique est fille, car nous savons aujourd'hui que le progrès scientifique enferme des menaces de destruction plus précises que la promesse d'améliorer la condition humaine. Il faut à notre monde une norme apte, non pas à contrarier le progrès scientifique et technique, mais à en régler le développement en l'intégrant aux conditions du salut collectif. « L'homme doit cesser de faire tout ce qui lui est techniquement possible », disent dans leur manifeste les physiciens de Goettingue. Définir cette norme et l'appliquer, voilà, entre autres, la tâche des générations présentes. On conçoit qu'elle paraisse à beaucoup démesurée.

Eh bien ! je ne veux pas dire que la survie de la planète dépende des efforts et de l'application de notre école secondaire. Mais la nécessité d'assigner un sens éthique à la technique et à la science se découvre à tous les niveaux de la vie moderne, aussi bien dans l'organisation du travail et de l'activité économique que dans l'éducation et l'aménagement des loisirs. Tôt ou tard, nous sommes aux prises avec elle ; nul besoin de sortir du cadre lausannois et vaudois pour s'en apercevoir.

Pour accepter cette tâche, pour en assumer bravement les exigences, notre jeunesse a besoin d'un minimum de préparation intellectuelle et morale, faite de lucidité, de pondération et de confiance, non pas tellement en soi que dans les permanentes ressources de la civilisation qu'elle représente. Dans une école préoccupée avant tout de « s'adapter au monde moderne », ces qualités trouvent-elles un milieu favorable ? La jeunesse actuelle doit être capable non seulement de s'intégrer au monde moderne, mais encore de le juger, afin de surmonter les tentations qui travaillent celui-ci, et notamment la tentation du nihilisme. Il ne suffit pas de lui recommander l'adhésion. Pour qu'elle ne s'égaré pas, dans l'aventure du XX^e siècle, il faut encore lui montrer la voie d'une critique raisonnée et de l'affirmation éthique de l'homme.

Certains hommes de science, il est vrai, pensent tirer de la science elle-même le principe régulateur du progrès matériel. Ils soulignent le caractère moral de l'observation et de la recherche scrupuleuse des causes, et ils estiment qu'une réflexion sur l'histoire des découvertes scientifiques, et sur le sens de l'effort humain qui s'y révèle, est propre à dégager les éléments d'une éthique nouvelle, appelée à discipliner et à humaniser notre civilisation technicienne. Cette croyance est respectable, encore que tous les savants ne la partagent pas. Nous souhaitons que ceux qu'elle inspire trouvent effectivement dans leur expérience le sens d'une finalité humaine de la science, à laquelle les découvertes et leurs applications sont loin de se plier spontanément. Mais, il faut le dire, l'humanisme scientifique n'existe qu'à l'état de projet, la sagesse qu'il recommande n'a point encore trouvé son expression ni sa formule, et nul ne sait si elle y parviendra. Problématique, comme la science dont il s'inspire, cet humanisme qui se cherche ne répond pas au besoin pédagogique que j'ai décrit.

Or la Grèce antique, dans laquelle nous voyons naître et s'affirmer quelques-uns des traits constitutifs de l'esprit scientifique moderne, a connu avant nous le conflit qui oppose la vocation éthique de l'homme aux exigences du savoir inconditionnel. Alors que l'intelli-

gence hellénique se libérait des derniers freins qui gênaient son essor, les meilleurs esprits faisaient voir avec force que les fins de la vie sociale et politique sont distinctes de celle de la connaissance rationnelle, et qu'elles peuvent être niées par celle-ci. Poètes, philosophes, historiens, développant un pouvoir d'analyse au moins égal à ce génie expressif dont nous avons parlé, ont donné une image saisissante de cette interrogation qui nous étreint de nouveau aujourd'hui : comment une société qui assume intégralement l'aventure de la connaissance peut-elle rester humaine ? Comment peut-elle éviter de se détruire elle-même ?

Le *démonisme* de la connaissance à tout prix (cette force incoercible qui meut la volonté de savoir) est sans doute, comme on l'a souligné récemment, un des thèmes de l'*Œdipe-Roi* de Sophocle. Le motif de la *valeur* de l'homme, c'est-à-dire de la qualification éthique de ses actes, domine l'œuvre de Pindare ; il est au centre du débat institué par Platon entre Socrate, son maître, et le scepticisme sophistique ; il est sous-jacent au diagnostic porté par Thucydide sur le principe auto-destructeur de la politique de puissance. Avec une insigne précision, ces auteurs décrivent la fonction nécessaire d'une norme dans l'équilibre intellectuel et moral d'une société parvenue au point critique de son expansion.

Cette société n'est pas la nôtre, c'est entendu ; ces auteurs ne répondent point aux questions du lecteur moderne. Mais ce qui compte, c'est qu'ils impriment une direction et un style à sa pensée. Chez les adolescents, en particulier, ils peuvent éveiller le goût d'une réflexion de même ampleur, qui sera proportionnée à la tâche qui les attend, à cette contradiction qu'ils devront tenter de résoudre...

Allons plus loin. Le souffle tonique qui circule dans la littérature grecque, la vertu stimulante qui émane d'elle, ne tiennent pas seulement à la qualité intrinsèque de ses œuvres, mais au fait qu'elle se situe au début d'une chaîne historique dont nous sommes l'autre extrémité.

Si le problème posé aux générations présentes par l'expansion de la technique est souvent déprimant, c'est que celles-ci l'envisagent à partir d'un présent sans épaisseur (nous avons noté ce trait), comme s'il demandait un effort d'invention entièrement inédit. Or la solution sera nécessairement nouvelle et à la mesure des caractères originaux de notre société mécanisée. Mais résoudre le problème (si tant est qu'on y parvienne) est une chose ; la *volonté* de le résoudre et la forme de lucidité qui s'y emploie en sont une autre.

Ici, la conscience que nous ne sommes pas tout à fait seuls, que les qualités requises, de jugement et de courage intellectuel, se trouvent illustrées à un stade antérieur du développement culturel dont nous sommes tributaires, cette conscience peut être des plus bienfaisantes. Elle favorise le sentiment d'une ressource objective, suscite un esprit d'émulation, crée les bases d'un optimisme raisonnable dont nous avons précisément besoin. Pourquoi soustraire à cette action des études grecques la part de notre jeunesse qu'elle peut encore atteindre, et stabiliser ?

Faisons encore un pas. Face aux deux grandes puissances qui se disputent l'hégémonie mondiale, face à l'émancipation des peuples d'Asie et d'Afrique, nous souhaitons que l'Europe maintienne la forme de civilisation qui a fait son originalité; nous souhaitons que la culture occidentale marque de son empreinte les modes de vie nouveaux que nous allons devoir adopter. Fort bien : mais elle n'y parviendra que par l'entremise des hommes qui façonneront notre avenir. N'est-ce pas un paradoxe, dès lors, que les éléments les plus anciens de cette culture, et les plus aptes à tremper de jeunes esprits, ne soient plus admis à former notre jeunesse ?

A l'heure où nous autres, Européens (et la Suisse et notre canton n'éviteront pas cette mise en demeure), nous sommes tenus d'affirmer, entre l'idéologie soviétique et l'*american way of life*, un style de vie original et un type d'organisation économique conforme à nos besoins et à notre génie propre, n'est-ce pas un paradoxe que nous biffions de notre horizon pédagogique et laissions dépérir dans l'école secondaire la discipline la mieux faite pour témoigner de la vocation politique occidentale ?

Les Grecs, ne l'oublions pas, furent les créateurs de la théorie politique ; ils dépensèrent dans ce domaine le même sens de l'action et la même rigueur spéculative qu'ils firent prévaloir dans les sciences. Et la maturité de leur réflexion donne aux textes qui nous l'ont conservée une force d'impact étonnante. Pourquoi laisser cette force inactive ?

Enfin, le sort d'une nation moderne dépend de la qualité de son esprit public; et celui-ci ne vaut rien s'il n'a le sens de l'Etat. C'est un point sur lequel les démocraties occidentales sont certainement vulnérables. L'opinion, et notamment l'opinion des cadres, incertaine sur la nature et le rôle de l'Etat, ressent comme des empiétements les initiatives de celui-ci, quand bien même elle accepte de s'y rallier. C'est une question de savoir si, en Suisse et dans notre canton, nous saurons surmonter ce réflexe négatif. Du moins nous en voyons mieux les dangers, aujourd'hui, et dans la mesure où l'école peut contribuer à les

prévenir, il faut rappeler que les meilleurs auteurs grecs développent ici encore des suggestions irremplaçables.

Oui, irremplaçables; et à qui demanderait pourquoi, il est aisé de répondre. Parce que le sens de l'Etat s'y manifeste épuré des formes passionnelles ou chauvines du patriotisme (pensons à Solon et à Thucydide), et parce qu'à la différence des auteurs plus récents qui, depuis Machiavel, entrent dans la lumière déformante des controverses modernes, la distance historique préserve l'exemple grec d'une interprétation partisane, et de l'esprit de classe comme de l'esprit de clocher.

(« Le déclin du grec »,
Gazette de Lausanne, 1961.)

